



HAL
open science

L’imaginaire des langues chez Meillet ou la contamination de l’univers discursif scientifique par le politique et l’intime

Ferenc Fodor

► **To cite this version:**

Ferenc Fodor. L’imaginaire des langues chez Meillet ou la contamination de l’univers discursif scientifique par le politique et l’intime. Dossiers d’HEL, 2014, Linguistiques d’intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues, pp.10. halshs-01115141

HAL Id: halshs-01115141

<https://shs.hal.science/halshs-01115141>

Submitted on 11 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'IMAGINAIRE DES LANGUES CHEZ MEILLET OU LA CONTAMINATION DE L'UNIVERS DISCURSIF SCIENTIFIQUE PAR LE POLITIQUE ET L'INTIME

Ferenc Fodor

LESCLAP (CERCLL), Amiens

1. L'OBJECTIVITE SCIENTIFIQUE AFFICHEE

Antoine Meillet a écrit le livre¹ qui est l'objet principal de nos analyses à la fin de la Première Guerre mondiale, il est donc nécessaire de tenir compte du contexte historique de l'époque. Il est intéressant d'observer en même temps comment l'auteur s'éloigne de l'objectivité scientifique dont il se réclame pour tendre vers une subjectivité totale. Meillet, conscient de la gravité de la situation et du risque de certaines tentations, déclare l'impartialité du savant qu'il est dans l'avant-propos de la première édition de son ouvrage :

Sans les événements actuels, ce livre n'aurait pas été écrit. Mais il est l'œuvre d'un homme de science, et les idées qui en forment le fond ne sont pas dues aux circonstances. (Meillet, 1928, p. 3)

Il réitère cette même volonté dans l'introduction de la deuxième édition, où nous lisons ceci :

La pensée scientifique doit demeurer à l'abri du trouble causé par les événements. On a cherché à ne rien mettre ici à quoi tout savant ne puisse et ne doive souscrire. (Meillet, 1928, p. 3)

Si l'on s'intéresse plus particulièrement à l'image de la langue hongroise, on constate que Meillet respecte ses intentions dans une première partie de son ouvrage où il présente, entre autres, les langues finno-ougriennes en restant dans les normes objectives² :

Le seul groupe de langues important qui existe en Europe à côté de l'indo-européen est le finno-ougrien. Il se rencontre dans la région orientale de l'Europe. [...] Au centre de l'Europe, les Hongrois ou Magyars sont établis depuis le IX^e siècle. Leur premier roi, Saint Etienne, a été couronné en 1000. D'après les statistiques hongroises, sur les 20.800.000 habitants que comptait en 1910 le royaume de Hongrie, 10.000.000 environ étaient de langue magyare. Mais s'ils n'étaient pas la majorité, les Hongrois étaient la classe dominante. Ils tenaient l'administration, et magyarisaient le pays.

Depuis le traité de Trianon, presque tous les sujets hongrois – 7.147.000 sur 7.980.000 d'après le recensement de 1920 – sont de langue hongroise. Et il y a de nombreux sujets de langue hongroise dans les pays voisins : environ 1.300.000 en Roumanie, près de 800.000 en Tchéco-Slovaquie, à peu près 500 000 en Yougoslavie, soit plus de deux millions et demi de sujets parlant hongrois hors de la Hongrie. Comme les Finnois de Finlande, les Hongrois se sont donné une langue de civilisation, ils ont une littérature, des ouvrages scientifiques. Le finnois et le magyar sont de même origine, mais, appartenant à deux groupes dialectaux distincts à l'intérieur du finno-ougrien et séparés depuis de longs siècles, ils sont actuellement très éloignés l'un de l'autre, tant par la structure grammaticale que par le vocabulaire et par l'aspect qu'ont pris les mots. Seul, le linguiste y peut apercevoir des restes effacés d'une communauté primitive. Par le détail, sinon par la structure générale, le finnois et le magyar diffèrent plus même que ne diffèrent deux langues indo-européennes de groupes différents, comme le russe et l'anglais. Le magyar, apporté en Europe par une invasion datant du haut moyen âge, y est isolé ; il n'y a de parler un peu semblables au magyar qu'en Sibérie : le vogoul et l'ostiak. [...] Les langues finno-ougriennes sont demeurées fidèles à leur type grammatical, qui est très différent du type indo-européen. Pour leur vocabulaire, elles ont largement subi l'influence des langues indo-européennes sans exercer elles-mêmes d'action sur ces langues. (Meillet, 1928, p. 47-48)

Le discours scientifique de Meillet se caractérise par un style délocutif, un registre neutre et une présentation rigoureuse des différentes familles de langues parlées en Europe, de leur histoire et de leur répartition géographique sur le continent européen. Mais ce registre scientifique est rapidement contaminé par un autre univers discursif qui relève des domaines politique et idéologique et nous trouvons les premières remarques sur cette minorité hongroise qui magyarisait le pays, idée qui reviendra à plusieurs reprises. Le hongrois n'est pourtant pas présenté de façon négative, il est une langue de civilisation avec une littérature et des ouvrages scientifiques. La déclaration selon laquelle les langues finno-ougriennes

¹ *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918. Deuxième édition avec un appendice de Laurent Tesnière sur la

² *Statistique des langues de l'Europe*, Paris, Payot, 1928 (nous utilisons la deuxième édition pour les citations). Voir Houdebine 1995.

n'ont pas exercé d'action sur le lexique des langues indo-européennes devrait être plus nuancée, sans cette précision, elle ne tient pas. Ces langues finno-ougriennes en général n'inspirent pas beaucoup de sympathie aux yeux de l'auteur, sa subjectivité est manifeste, l'expression « langues de civilisation » est déjà précisée : « Le groupe finno-ougrien n'a fourni de véritable langue de civilisation – d'intérêt purement régional du reste –, le magyar, le finnois, et, en seconde ligne, l'este, qu'à l'extrême Ouest de son domaine, là où il est entré en contact avec les langues indo-européennes qu'il a largement utilisées. » (Meillet, 1928, p. 50).

Dans les chapitres qui suivent la présentation des langues non indo-européennes, nous rencontrons une belle présentation des familles de langues, le refus des théories aryennes et, en général, un travail linguistique très intéressant. Mais quelques phrases donnent déjà une idée de la doctrine du livre :

Une langue ne vaut que si elle est l'organe d'une civilisation originale. Cette civilisation n'a pas besoin d'être étendue ; il suffit qu'elle ait une personnalité. En revanche il est malaisé de détruire une langue originale de civilisation une fois constituée. (Meillet, 1928, p. 83)

Il peut sembler bien difficile d'être objectif dans la qualification d'une civilisation par l'adjectif « original ». Les critères de l'attribution d'un tel qualificatif ne sont pas définis et, par conséquent, la justification de l'existence de certaines langues dénote une attitude plus que subjective de la part de l'auteur.

2. PASSAGE A LA SUBJECTIVITE : LA LANGUE HONGROISE DANS L'EMPIRE AUSTRO-HONGROIS

C'est le chapitre XXV qui traite de la situation linguistique dans l'ancien Empire austro-hongrois. L'antipathie – pour ne pas dire l'hostilité – de Meillet envers cet empire déjà disparu, et plus spécialement envers les Hongrois, est flagrante :

La classe dominante de la Hongrie était celle des Magyars ; mais elle ne constituait même pas la moitié de la population. Si l'allemand était demeuré la langue de tout l'empire austro-hongrois, il aurait au moins conservé le prestige d'être la langue impériale ; l'adoption du magyar comme langue officielle d'une des moitiés de la double monarchie avait brisé la situation privilégiée de l'allemand. Les colons allemands et les juifs, qui sont nombreux en Hongrie et dont avant la guerre le rôle était grand, étaient obligés d'apprendre le magyar s'ils voulaient jouer un rôle dans l'Etat hongrois, et ils étaient perdus pour l'influence de l'allemand comme langue générale. Car, en Hongrie, la classe dominante imposait sa langue ; elle profitait de ce que les populations roumaines, slovaques et croates étaient presque uniquement rurales, n'avaient pas de villes importantes et ne disposaient presque d'aucun moyen pour développer leurs parlers. Néanmoins, elle n'avait pu empêcher la Croatie de garder une autonomie, et, par suite, d'avoir sa langue officielle qui était le serbo-croate : il y avait à Zagreb (Agram) un centre important de culture serbo-croate durant les deux derniers tiers du XIX^e siècle, et tous les efforts faits pour y imposer le magyar comme langue commune avaient échoué. (Meillet, 1928, p. 207)

Nous voyons par cette citation que l'attitude de Meillet envers la Hongrie et sa politique linguistique est extrêmement négative. Cette attitude est, en partie au moins, compréhensible si nous nous plaçons dans le contexte historique de l'époque, mais l'argumentation se révèle, pour une raison ou pour une autre, simplifiée, et cache un autre côté de la réalité : les Hongrois, tout au long de leur histoire, ont mené beaucoup de luttes sanglantes pour leur indépendance et ont aussi fait beaucoup d'efforts pour la survie de leur langue. Ils ont dû subir diverses occupations et pressions, dont celles des Habsbourg qui auraient souhaité voir disparaître le hongrois au profit de l'allemand. Le hongrois n'a eu un rôle reconnu qu'après le Compromis (Kiegyezés) de 1867 avec l'Autriche. La dissimulation de ces faits historiques aboutit ainsi à une falsification de la vérité. Nous nous demandons, en lisant ces phrases de Meillet, sans vouloir faire un procès d'intention, si elles ne sont pas destinées plutôt à des politiciens qu'à de simples lecteurs. Notre soupçon est renforcé si nous relisons une phrase assez révélatrice dans l'avant-propos de la première édition : « Le lecteur n'y trouvera pas de solutions toutes prêtes : le rôle du savant n'est pas de mener, mais d'éclairer ceux qui ont la charge d'agir. » (Meillet, 1928, p. 3) Deux phrases dans l'introduction de la deuxième édition prouvent aussi bien que rien n'est dû au hasard dans ce livre :

Mais si, on l'espère, il n'y a dans ce livre aucun parti pris, le lecteur y trouvera une doctrine. Les faits linguistiques n'y sont pas présentés comme une donnée sur laquelle les hommes n'auraient pas de prise. (Meillet, 1928, p. 3)

Il est plus que probable que nous nous retrouvons ici dans un domaine qui dépasse celui de la science, de la linguistique : il s'agit de faire de la politique. Le livre de Meillet illustre très bien comment politique et linguistique s'entremêlent et comment un linguiste peut se laisser influencer à des fins politiques. En réalité, tout ce qui est dit sur la Hongrie est un appui pour ceux « qui ont la charge d'agir » et qui voulaient, comme nous le savons, supprimer l'Empire austro-hongrois. C'est de cette façon que l'image

donnée de la langue hongroise par Meillet a été « contaminée » par les circonstances historiques. Nous allons examiner maintenant ce « processus de contamination ».

3. LA SUBJECTIVITE TRIOMPHANTE : LE HONGROIS, UNE LANGUE SUPERFLUE

Nous voyons également cette attitude négative envers tout ce qui est hongrois se transposer sur la langue, ce qui est peut-être encore plus surprenant puisqu'il s'agit d'un linguiste :

Du reste, le magyar n'est pas une vieille langue de civilisation. Il porte dans son vocabulaire la trace d'influences extérieures de toutes sortes ; il est plein d'emprunts au turc, au slave, à l'allemand, au latin, tandis que lui-même n'a exercé sur les langues voisines presque aucune influence durable. Sa littérature n'a pas de prestige. Il n'appartient pas à la même famille linguistique que la plupart des langues parlées en Europe et surtout dans cette région de l'Europe ; il a une structure compliquée, n'est facile à apprendre pour personne. Hors de la Hongrie, il est universellement inconnu. Sorti des frontières de la Hongrie, un sujet hongrois qui ne sait pas d'autre langue commune est hors d'état de se faire entendre, hors d'état même presque partout de trouver un interprète. Une publication scientifique en magyar, quelle qu'en soit la valeur, est destinée à demeurer ignorée ; il faut qu'elle soit traduite ou résumée dans une grande langue étrangère. (Meillet, 1928, p. 208)

La partie que nous venons de citer est, à notre sens, la plus absurde en même temps qu'elle est très blessante pour un membre de la communauté hongroise, même à la fin du XX^e siècle. Ici, nous rencontrons la fiction de l'auteur sur cette langue. Comment peut-on déclarer que « sa littérature n'a pas de prestige » ? C'est la preuve d'une ignorance totale dans ce domaine, il aurait mieux valu ne rien en dire. Mais la phrase la plus choquante de la part d'un linguiste comme Meillet est la constatation (la seule dans son ouvrage) sur le système du hongrois : « il a une structure compliquée, n'est facile à apprendre pour personne ». Ce n'est plus vraiment l'homme de science qui donne la description objective d'une langue ; c'est d'après ses normes subjectives, plus précisément d'après ses *normes fictives* qu'il avance des jugements de valeur qui n'ont plus rien à voir avec les faits. Il en résulte des phrases comme celle-ci :

Aussi les nationalités non magyares de la Hongrie éprouvaient-elles comme un acte de tyrannie le parti pris des Magyars de leur imposer leur langue comme langue d'Etat. En effet, chacune de ces nationalités avait une langue dont les titres de noblesse valaient autant et plus que ceux du magyar. (Meillet, 1928, p. 208)

Ces langues ont droit à quelques remarques flatteuses :

[...] le tchèque a un passé et s'est donné au XIX^e siècle une langue de civilisation. Les Roumains ont une langue littéraire, bien développée, et qui, appartenant au groupe roman, est de plain-pied avec les grandes langues de l'Europe occidentale. Les Croates disposent de l'une des langues littéraires les plus séduisantes de l'Europe. (Meillet, 1928, p. 208)

Mais tout cela ne suffit pas. L'auteur revient sur le point préféré de son argumentation où nous voyons dans quelle mesure l'histoire d'un peuple et le destin de sa langue sont inséparables dans sa conception :

Le jour où la constitution oligarchique de la Hongrie aurait cédé au mouvement démocratique qui emporte le monde, la situation de la langue magyare aurait été emportée dans la ruine de la caste aristocratique qui l'imposait. Car le magyar n'était défendu que par la force politique de cette caste. Il ne porte pas une civilisation originale. (Meillet, 1928, p. 209)

Il est donc clair, selon Meillet, que cette langue n'est qu'une survivance due à la dominance de cette oligarchie et que, par conséquent, sa disparition est inévitable – et même souhaitable – puisqu'elle « ne porte pas une civilisation originale ». Nous ne revenons pas sur notre critique concernant le manque d'objectivité de l'auteur. La nouvelle situation après la Première Guerre mondiale rassure vraisemblablement Meillet :

Le traité de Trianon a renversé la situation. L'Etat magyar a été amputé de toutes les provinces où la langue de la majorité est autre que le magyar ; le pays slovaque, et même la région subcarpathique, ont été attribués à la Tchécoslovaquie ; la Croatie a été unie à la Serbie ; la Transylvanie est entrée dans la Roumanie. Et, comme il se trouvait des Magyars dans ces pays, il y a maintenant hors de Hongrie des minorités magyares, notables en Croatie et en Slovaquie, très nombreuses en Transylvanie... C'est le tour des Hongrois de résister à la roumanisation. (Meillet, 1928, p. 209)

Meillet a très bien prévu l'avenir de ce point de vue. Nous pouvons constater que ses jugements de valeur concernant le hongrois surtout, sont très négatifs ; un certain mépris se ressent envers tout ce qui fait partie du monde de langue hongroise.

4. L'ALLEMAND ET LES FANTASMES LINGUISTIQUES D'UN LINGUISTE

Nous remarquons sur ce point que le hongrois n'est pas le seul à être présenté de cette façon, toute subjective ; nous parlerons du cas du basque, du breton et de l'ukrainien plus loin.

C'est la description de la langue allemande qui nous semble encore très surprenante sous la plume de Meillet. Cette langue est présentée tout au long du livre comme l'une des grandes langues de civilisation de l'Europe ; les constatations subjectives de l'auteur, ses jugements de valeur dépréciatifs relevant de ses *normes fictives*, sont d'autant plus choquants et nous laissent perplexes :

L'allemand n'est pas une langue séduisante. La prononciation en est rude, martelée par un accent violent sur chaque mot. La grammaire en est encombrée d'archaïsmes inutiles : les noms par exemple ont des formes casuelles multiples, différentes les unes des autres, qui n'ont même pas le mérite de se trouver dans tous les mots, et qui ne servent à rien puisque l'ordre des mots suffit le plus souvent à indiquer le sens. L'adjectif a des formes compliquées. Les phrases sont construites d'une manière raide, monotone. Le vocabulaire est tout particulier, tel que ni un Slave, ni un Roman, ni même un Anglais ou un Scandinave ne peut l'apprendre aisément. L'aspect d'ensemble manque de finesse, de légèreté, de souplesse, d'élégance. (Meillet, 1928, p. 255-256)

Nous voyons ici un très bel exemple de l'imaginaire linguistique de l'auteur. Parler de la rude prononciation de la langue allemande est une fiction, même si l'argumentaire fait référence aux causalités internes, largement répandue d'ailleurs en France de même qu'en Hongrie et dans d'autres pays. Nous voyons l'attitude presque fantasmée de Meillet qui parle de la construction « raide » et « monotone » des phrases allemandes. Les « formes casuelles multiples » superflues des noms ou les « formes compliquées » de l'adjectif allemand sont des qualificatifs surprenants de la part d'un linguiste. Et peut-on attendre une plus belle manifestation des *normes fictives* que ce que nous offre la dernière phrase de la citation où l'auteur déclare le « manque de finesse, de légèreté, de souplesse, d'élégance » de l'allemand ?

Il nous semble très important de voir, après le repérage des attitudes de l'auteur, la présentation de sa doctrine dans l'ensemble de son ouvrage. De cette façon, il sera peut-être plus facile de comprendre et d'expliquer les jugements de valeur que nous venons de présenter brièvement.

5. SUR LES IDEES ET LES POSITIONS DE MEILLET

En lisant la deuxième édition de l'ouvrage, une question se pose à propos des Hongrois et de leur langue : l'auteur a-t-il effectué des changements, dans un sens positif ou négatif ou non, par rapport à l'édition de 1918 ? En effet, juste à la fin de la guerre, Meillet pouvait avoir un sentiment de haine envers les ennemis de la France et, parmi eux, les complices des Autrichiens, les Hongrois. En revanche, dix ans plus tard, il aurait pu rectifier ses points de vue au moins partiellement. Mais en comparant les deux éditions, nous ne rencontrons que des changements minimes. Meillet ne parle plus de l'Empire austro-hongrois au présent, il a changé les temps verbaux là où c'était nécessaire. Quelques petites modifications ont pourtant eu lieu. Nous trouvons dans la première édition : « Car, en Hongrie, la classe dominante impose sa langue avec tyrannie » (Meillet, 1918, p. 235). Le texte de la deuxième édition dit seulement : « Car, en Hongrie, la classe dominante imposait sa langue » (Meillet, 1928, p. 207). Le deuxième changement concerne aussi le chapitre XXV. La première édition disait : « Il est isolé en Europe : il n'a pas de passé ; il ne porte pas une civilisation originale » (Meillet, 1918, p. 209). La deuxième dit uniquement : « Il ne porte pas une civilisation originale » (Meillet, 1928, p. 209).

Nous voyons donc que la position de Meillet n'a pas changé durant les dix années qui séparent les deux éditions de l'ouvrage. Elle est fondée sur des idées qui sont plus importantes pour l'auteur que l'impartialité du savant.

L'un des principes directeurs de ce livre, qui aggrave encore plus la situation du hongrois, est la condamnation de la « demi-anarchie linguistique » de l'Europe causée par la multiplication des petites langues de civilisation des petites nations « dans un monde qui va s'uniformisant » (Meillet, 1928, p. 243) :

Chaque nation, si petite soit-elle, veut avoir sa langue de civilisation à elle... Si chaque nation obtient l'autonomie à laquelle elle prétend, si prévaut le principe que « les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes », la connaissance de vingt langues diverses ne suffira pas pour suivre la civilisation de la seule Europe. Et l'on ne dit rien ici des peuples d'Asie qui ont acquis ou sont en passe d'acquérir la partie technique de la civilisation européenne, mais qui, naturellement, gardent leurs langues. Le monde tend à n'avoir qu'une civilisation ; mais les langues de civilisation s'y multiplient. (...) Le nombre des langues de civilisation qu'emploient des hommes cultivés pour exprimer leur culture grandit sans profit pour la culture universelle, et pourtant le bon droit de ceux qui les créent ou qui les développent ne peut être contesté. Il n'y a, dans l'état actuel de l'Europe, aucun remède à cette contradiction. (Meillet, 1928, p. 1-3)

C'est un point d'une importance majeure, qu'il est absolument nécessaire de souligner. La théorie de Meillet est très bien développée dans son livre :

Le jour où constituant un Etat hongrois à côté de l'Etat autrichien, on avait donné au magyar une situation presque égale à celle de l'allemand, il avait été introduit dans l'Empire austro-hongrois un principe de dissolution linguistique comme de dissolution politique. Chacune des nations de l'Empire prétendait avoir sa langue, et il n'y a pas de principe au nom duquel on pouvait refuser à l'une de ces nations ce qu'avaient obtenu les Magyars. (Meillet, 1928, p. 232)

Ce n'est pas seulement le hongrois qui ne sert à rien. D'autres langues comme l'ukrainien par exemple ne sont pas mieux traitées :

[...] la constitution d'une langue commune petite-russienne n'était ni nécessaire ni utile... Faire du petit-russe la langue commune, comme le fait le gouvernement ukrainien, c'est imposer aux populations urbaines un idiome fondé sur le parler des paysans, c'est-à-dire abaisser la civilisation. (Meillet, 1928, p. 232)

Le breton est encore plus maltraité : « [...] par rapport au français, le breton est un outil si grossier, si peu utile qu'aucun Breton sensé ne peut songer à l'employer de préférence. » (Meillet, 1928, p. 179). Le basque n'est pas flatté non plus :

A aucun moment, le basque n'a fourni une vraie littérature ; à aucun moment il n'a exercé d'action au dehors. Le vocabulaire basque a emprunté beaucoup aux langues voisines ; il ne leur a fourni à peu près rien... Il n'est qu'une survivance curieuse. (Meillet, 1928, p. 45)

Cette situation anarchique est inacceptable pour l'auteur dans un monde et surtout dans une Europe où la civilisation devient de plus en plus uniforme. Le droit à l'existence des langues est pourtant formulé par l'auteur sous deux conditions principales. Si une langue correspond à ces critères, elle peut continuer son existence. Si non, elle est condamnée à une mort plus ou moins lente.

Le premier critère relève d'un ordre strictement utilitaire et montre dans quelle mesure *les normes communicationnelles* sont importantes pour Meillet, qui considère qu'une langue doit être un véritable instrument de communication :

Le rôle du langage est de rendre possible les relations entre les hommes. Une langue remplit d'autant mieux cette fonction qu'elle est parlée, ou du moins comprise, par un plus grand nombre d'hommes, sur une aire plus vaste. (Meillet, 1928, p. 103)

La nécessité qu'une langue puisse remplir cette fonction est reprise plusieurs fois dans l'ouvrage :

Pour éprouver la gêne qui en résulte dans les relations courantes entre civilisés, il suffit de franchir une frontière linguistique. Quant à ceux, savants ou praticiens, qui doivent se tenir au courant du travail fait dans le monde, la diversité de langue de civilisation complique leur tâche d'une manière intolérable. A l'apprentissage, chaque jour plus laborieux, d'une science ou d'une technique, la nécessité d'apprendre des langues diverses, et toujours plus diverses, ajoute une charge inutile qui ne cesse de s'alourdir. (Meillet, 1928, p. 2)

La même idée revient dans les dernières pages de l'ouvrage : « On sait que la tenue des congrès internationaux est rendue difficile, presque impossible, par la diversité des langues... » (Meillet, 1928, p. 280). Son argumentation est développée dans le chapitre xxx, où Meillet écrit sur un phénomène qui concerne la « réaction contre l'isolement linguistique » ; nous y lisons ceci :

En se donnant une langue de civilisation propre, une nation s'isole des autres. Elle devient comme une cellule particulière de la civilisation universelle. (Meillet, 1928, p. 240)

En Europe, la multiplicité croissante des langues de civilisation cause une gêne qui grandit sans cesse. Les citoyens de petites nations qui n'ont pas appris d'autre langue de civilisation que leur langue nationale deviennent muets hors de chez eux. (Meillet, 1928, p. 246)

Et le hongrois ne peut qu'être cité :

Un Hongrois qui ne sait que le magyar est hors d'état de se faire comprendre nulle part dans le monde ; s'il veut sortir de son pays, il lui faut emmener un interprète avec lui. Un Européen, même bon polyglotte, qui passe par la Hongrie y est embarrassé parce que tout s'y fait en magyar. (Meillet, 1928, p. 247)

Le deuxième critère concerne un autre aspect que nous avons mentionné plus haut : la civilisation qu'une langue véhicule doit être originale, sans cette valeur l'existence de la langue n'est pas justifiable.

C'est une force qui donne beaucoup d'énergie à la langue et qui l'aide à survivre : « Même dans les conditions les plus difficiles, une langue de civilisation une fois constituée, pourvue d'une littérature propre et de tous les moyens d'expression nécessaires, persiste obstinément » (Meillet, 1928, p. 83). Connaissant l'histoire de la langue hongroise, elle aurait pu servir d'exemple pour cette persistance obstinée « même dans les conditions les plus difficiles » (Meillet, 1928, p. 83), mais il est inutile de se faire des illusions : la doctrine préconçue de l'auteur n'aurait jamais permis une telle comparaison.

En tenant compte de ces principes directeurs dans l'ouvrage de Meillet, il devient plus clair que la condamnation particulièrement virulente portée contre la langue hongroise s'inscrit aussi dans les attitudes hostiles de l'auteur envers les petites langues dont l'existence crée la demi-anarchie linguistique en Europe. Dans une Europe où les différences disparaissent peu à peu laissant leur place à une culture européenne, le rôle des grandes langues de civilisation change également :

Pour quelques grandes langues modernes, allemand et anglais, espagnol, italien et français, polonais et russe, par exemple, qui ont servi des littératures originales, il y en a trop qui n'apportent à l'esprit presque rien de neuf. Au fur et à mesure que la civilisation devient plus une, les langues, et même les grandes langues littéraires, sont conduites à exprimer par des procédés matériels différents, mais parallèles, des choses qui sont les mêmes : les notions ne varient pas avec les mots qui les expriment, et, si différentes qu'elles soient par les moyens qu'elles emploient, toutes les langues de l'Europe tendent à être, par ce qu'elles expriment, le calque les unes des autres. (Meillet, 1928, p. 2-3)

L'auteur affirme donc qu'il faut trouver une solution à cette multiplicité linguistique qui complique la vie de tout le monde et qui n'apporte rien d'original à l'esprit et à la culture européenne qui s'uniformise. Les deux dernières phrases de la conclusion ne laissent aucun doute en ce qui concerne l'avenir des petites langues d'Europe :

Les conditions politiques, économiques et sociales nouvelles qui résultent de la dernière guerre détermineront avec le temps un état linguistique nouveau. Les petites démocraties se complaisent aux petites langues nationales ; comme les patois meurent aujourd'hui, ces petites langues mourront, et la démocratie universelle qui s'institue trouvera ses moyens universels d'expression. (Meillet, 1928, p. 288)

La mort des petites langues ne résoudra pas pour autant les problèmes de communication soulevés par l'auteur. Il subsistera toujours plusieurs grandes langues de civilisation, ce que Meillet trouve tout à fait normal : « [...] les principales langues de civilisation actuelles ont un passé trop grand, elles expriment chacune une tradition trop originale pour être abandonnées ; chacune est une force et une parure de l'humanité » (Meillet, 1928, p. 288).

La solution ne consiste pourtant pas à choisir l'une de ces « parures de l'humanité ». Meillet doit se douter, malgré son optimisme quant à cette nouvelle « démocratie universelle », qu'un tel accord entre les représentants de ces brillantes civilisations ne sera pas facile à conclure. Mais, étant donné que la situation linguistique actuelle est intenable, les responsables devront intervenir en proposant une solution acceptable pour tout le monde. L'auteur exprime sa confiance en une fin heureuse de la terrible demi-anarchie linguistique dès le début de son livre :

Plus ils prendront conscience de leur pouvoir sur la langue, mieux les citoyens du monde nouveau qui se crée maintenant en sortant du sang et des ruines sauront, sans tyranniser aucune nation, et par le choix libre mais concordant des individus, des groupes sociaux et des peuples, plier la demi-anarchie linguistique d'aujourd'hui à la discipline qu'imposera la civilisation universelle de l'Europe. (Meillet, 1928, p. 4)

En dernière analyse, la solution à cette situation ne peut pas être autre chose que la création et l'adoption par toutes les nations d'une langue artificielle. Les langues artificielles qui existent déjà montrent que l'homme est capable d'en créer, mais ces tentatives n'ont pas vraiment réussi : elles ne reflètent pas assez la brillance de la civilisation gréco-latine véhiculée par les grandes langues occidentales. La critique de l'espéranto montre bien la position de Meillet :

Européen oriental, Zamenhof a fait de regrettables concessions à l'archaïsme de l'allemand et surtout des langues slaves. Alors que la tendance de toutes les langues européennes est de supprimer la flexion casuelle, il a distingué un cas sujet et un cas régime, complication superflue qui fait pour les Européens occidentaux une difficulté sans profit : l'ordre des mots suffit à distinguer le sujet du complément, et, ni en anglais ni dans les langues romanes, l'absence de distinction entre un cas sujet et un cas régime ne cause aucun embarras. (Meillet, 1928, p. 279)

Remarquons la reprise, de façon plus ou moins consciente, de l'argument de l'ordre direct dont nous avons déjà parlé. L'évolution des langues européennes allant vers l'abandon des cas, le maintien de ces derniers dans la structure d'une langue artificielle semble superflu pour Meillet et serait la source de « complications ».

Mais un jour cette langue artificielle sera créée et une coexistence pacifique, harmonieuse et heureuse entre elle et ces « parures de l'humanité », que sont les langues porteuses de la civilisation gréco-latine, se réalisera :

Le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, l'anglais ont des valeurs esthétiques, une force expressive, une variété de nuances, que ne saurait avoir une langue artificielle. Mais avec une langue internationale artificielle, l'humanité disposerait d'une commodité pour des besoins simples ; elle ne perdrait rien de la richesse que représentent pour les choses de l'esprit les langues de civilisation existantes. Une langue artificielle donnerait, au moins pour la vie matérielle, aux relations internationales l'instrument pratique et simple qui leur manque. (Meillet 1928, p. 284-285)

On rencontre des idées intéressantes dans les propos de Meillet. Ce dernier se rend clairement compte de la nécessité d'une langue commune européenne qui pourrait être une langue artificielle. Le linguiste prévoit, de ce point de vue, les difficultés actuelles issues de la multitude des langues en Europe ; pensons, par exemple, au budget « linguistique », très important, de l'Union européenne et au nombre de traducteurs et d'interprètes qui sont employés dans les organismes européens.

6. LES REACTIONS EN HONGRIE SUSCITEES PAR LE LIVRE DE MEILLET

La Hongrie des années 1920 vit sous le choc des conséquences du Traité de Trianon. La prise en compte de ce fait historique est indispensable si nous voulons comprendre toute la passion qui se manifeste autour des questions de langage pendant ces années. La survie de la nation est de nouveau mise en étroite relation avec celle de la langue. Mais le ton n'est pas toujours le même que celui relevé pendant la période héroïque de la réforme de la langue. La réaction puriste était alors très forte et laissait déjà prévoir les excès nationalistes qui allaient se produire de plus en plus souvent et qui reviennent en force au début du XXI^e siècle.

Bien entendu, la présence de démocrates patriotes est forte dans le pays. Dezső Kosztolányi fait partie de ces gens. Il prend place parmi les plus grands écrivains de sa génération, à la fois par l'abondance et la richesse de son œuvre et par le niveau de perfectionnement qu'il atteint dans les genres les plus divers. Il est l'un des meilleurs représentants de la littérature hongroise occidentale. Ses nouvelles, dans lesquelles nous sentons souvent une atmosphère étrange d'irréalité, sont souvent comparées à celles de Maupassant. C'est lui, l'un des plus brillants écrivains et poètes hongrois de son temps, mais aussi un défenseur et un amoureux de sa langue maternelle, qui adresse une lettre ouverte à Antoine Meillet après la parution de la deuxième édition du livre en 1928.

6.1. « Le cri d'indignation et de douleur de Kosztolányi »³

La lettre ouverte de Kosztolányi (« La place de la langue hongroise sur le globe terrestre »⁴) fut la manifestation la plus forte de l'indignation que les Hongrois cultivés et intéressés par des questions de langage ont ressentie après la parution du livre de Meillet. L'écrivain ne cache pas sa douleur et prend la plume au nom de tous ses compatriotes.

Il rappelle la volonté du savant Meillet, exprimée au début de son livre, d'être objectif puis il parle de l'un des principes directeurs de l'ouvrage concernant l'uniformisation de la culture européenne. En évoquant les positions de Meillet quant aux petites langues et à leur disparition inévitable, Kosztolányi tourne en dérision, sans beaucoup de difficulté et avec une ironie digne de son auteur, cette conception absurde.

En rappelant les considérations extrêmement négatives de Meillet sur le hongrois, Kosztolányi mentionne qu'en 1473, dans l'imprimerie de Buda, deux livres étaient déjà imprimés et qu'en 1653 János Apáczai Csere, élève de Descartes, faisait de la prose philosophique en hongrois. En ce qui concerne le nombre de mots empruntés par le hongrois, il compare celui-ci à l'anglais et déclare que le hongrois possède beaucoup plus d'éléments finno-ougriens que l'anglais d'éléments anglo-saxons. À propos du français, l'auteur énumère les quelques mots d'origine hongroise empruntés par cette langue. En citant Meillet, selon qui le hongrois a « une structure compliquée » et « n'est facile à apprendre pour personne », Kosztolányi s'interroge à propos du français pour savoir s'il est facile à apprendre pour les étrangers. À propos de l'isolement linguistique, si souvent mentionné par Meillet dans son livre avec les Hongrois comme exemple, l'auteur ironise :

Invariablement, c'est le pauvre Hongrois, lui seul, qui devient muet en dehors de ses frontières, lui seul remue ciel et terre, lui seul hurle pour se procurer un interprète et a toutes les peines du monde à en trouver un. Le Français qui

³ Sauvageot (1988, p. 158) caractérise par cette formule la lettre ouverte de Kosztolányi dans son livre *Souvenirs de ma vie hongroise*.

⁴ Voir Kosztolányi 1943.

ne parle aucune autre langue, est-il si à l'aise à Chicago ou à Pékin pour donner des conférences dans les quartiers populaires ? (Kosztolányi 1943⁵)

Connaissant la situation linguistique contemporaine dans le monde, la question posée par l'auteur est encore d'actualité aujourd'hui. Kosztolányi s'étonne aussi du fait que Meillet trouve bizarre que tout se fasse en hongrois en Hongrie alors qu'à Sofia tout se fait en bulgare et à Paris en français. Concernant la fameuse oligarchie, Kosztolányi parle de falsification presque comique des faits historiques et attire l'attention sur les ignorances évidentes de Meillet.

L'écrivain espère encore que la langue hongroise va être sauvée par la littérature qu'elle véhicule. Mais la seule phrase que Meillet lui consacre (« elle n'a pas de prestige ») signifie la dernière phase de la condamnation à mort de la langue hongroise. Cette phrase de Meillet a dû être très blessante pour Kosztolányi qui réplique en citant quelques constatations flatteuses de Carlyle, de Grimm, de Heine et de Paul Valéry sur la littérature hongroise. En critiquant les statistiques établies par L. Tesnière, Kosztolányi constate avec une certaine « fierté enfantine », comme il dit, que le hongrois a la 11^e place en Europe et la 29^e dans le monde quant au nombre de locuteurs. Il demande justice à Meillet à la fin de sa lettre ouverte et offre une belle comparaison en faveur des petites langues et des petits peuples :

L'autre jour, je me promenais dans la forêt où des heures durant je ne rencontrai personne. Dans une clairière, j'aperçus une fleur dont le caprice veut qu'elle ne pousse que dans ce coin de l'Europe de l'Est, dans notre pays ; ailleurs, elle ne prend pas racine. Nous l'appelons " lin d'or ", son nom scientifique est *linum dolomiticum*. Je m'arrêtai devant elle. Je me demandai pourquoi ses feuilles étaient si parfaites, pourquoi ses pétales étaient dorés et si gracieux, si légers et, d'une manière générale, pourquoi elle poussait alors que selon toute vraisemblance, pendant tout l'été personne ne la verrait dans ce champ abandonné, qu'elle se fanerait sans avoir été vue par quiconque, sans que personne eût pu l'admirer. Pourtant, c'est là que fleurissent ces lins d'or, quantité de lins d'or. Ils ne demandent pas quel est le sens de tout cela, ils ne se soucient pas non plus du fait qu'ailleurs les azalées et les nymphéas soient chouchoutés. Tant qu'il vit, le lin d'or veut être parfait et beau, il veut tourner son visage vers le soleil. Et puis il y en aura toujours d'autres qui pousseront à sa place. Il fleurit, il se fane, comme tout ce qui existe, comme les " grands " peuples, comme les " petits " peuples, comme la " civilisation ". Nous fleurissons et nous fanons. C'est peut-être seulement cela, le sens de la vie. » (Kosztolányi 1943⁶)

6.2. La réaction d'Aurélien Sauvageot⁷

Aurélien Sauvageot se trouve en Hongrie au moment de la parution de la lettre ouverte de Kosztolányi. Il a vécu à Budapest entre 1923 et 1931 où il était professeur de français à l'Université Eötvös et faisait ses études de hongrois. La prise en compte de son opinion nous paraît importante non seulement parce qu'il était le disciple de Meillet qui l'avait envoyé en Hongrie pour étudier le hongrois, mais également parce que ses contacts avec les intellectuels hongrois étaient nombreux et qu'il entretenait des relations amicales entre autres avec Kosztolányi.

Sauvageot parle de sa surprise quant à la parution de la lettre ouverte de Kosztolányi et défend, en partie au moins, son maître Meillet. Selon lui Kosztolányi, qui n'était pas linguiste, a mal interprété certains propos du livre. Il explique la conception de Meillet et démontre qu'avec les thèses qu'avait l'auteur, la seule conclusion pour lui ne pouvait être autre chose que la disparition inévitable des petites langues. Quelques phrases de Sauvageot éclairent très bien la conception de Meillet :

Les Romains, après les Grecs d'Alexandre et de ses successeurs, avaient répandu leur langue sur de vastes espaces et ils avaient fait régner un mode de vie qui semblait être l'expression d'un progrès dans l'histoire des sociétés humaines. Romains, Grecs, Perses, Hindous lui (à Meillet) semblaient former comme une aristocratie des peuples. Il était en pleine admiration pour le grec hellénistique, par exemple, qui s'était imposé sur une grande partie du pourtour méditerranéen et il ne se demandait pas aux dépens de qui s'était faite cette expansion. Il en était de même pour les peuples d'Occident. Il n'avait aucun regret à la pensée que le latin avait chassé le celtique de la Gaule, par exemple, ou je ne sais quelle langue de la péninsule Ibérique... Aux yeux de Meillet, ce qui importait, c'était le progrès général, voire universel de l'humanité. Je ne dirais pas qu'il sacrifiait délibérément toute identité nationale. Il n'y pensait tout simplement pas. (Sauvageot 1988, p. 162)

De son côté Sauvageot exprime clairement sa position en refusant les thèses de Meillet. Il évoque en même temps qu'après la parution du livre « les avis furent partagés » (Sauvageot, 1988, p. 158) en Hongrie quant au niveau de développement de la langue hongroise (certains techniciens et médecins reprochaient au hongrois ses insuffisances en le comparant à l'allemand). Malgré tout, Sauvageot trouve profitable la réaction déclenchée par ce livre et se réjouit du renouveau de la « culture de la langue » (*nyelvművelés*) à laquelle participait activement Kosztolányi, notamment.

⁵ Le document n'est pas paginé.

⁶ Le document n'est pas paginé.

⁷ Nous présentons la réaction de Sauvageot d'après son livre intitulé *Souvenirs de ma vie hongroise*.

7. ANTOINE MEILLET : LES PREFERENCES INTIMES D'UN SAVANT IDEOLOGUE

Nous avons essayé de présenter l'image que le livre de Meillet donne des Hongrois et de leur langue, en mettant en évidence et en analysant non seulement les parties où il est question de cette langue, mais aussi en soulignant les thèses développées par l'auteur dans son ouvrage sur les langues de l'Europe en général. Il est absolument nécessaire, à notre sens, de tenir compte des divers facteurs réels et imaginaires qui ont dû jouer un rôle déterminant dans les jugements de valeur de Meillet qui n'avait certainement pas une connaissance approfondie du hongrois. Le livre de Sauvageot, déjà cité, a été pour nous une source importante pour une meilleure compréhension des positions de Meillet.

En même temps il nous semble important de rappeler aujourd'hui le courage qu'avait Meillet en proposant l'introduction d'une langue artificielle véhiculaire au début du siècle. La propagation, à une très grande vitesse, de l'utilisation de l'anglo-américain en tant que langue internationale, montre que l'auteur a bien senti la nécessité d'une langue véhiculaire à vocation internationale. Le chemin que nous suivons en ce début du XXI^e siècle – nous allons y revenir – n'est probablement pas le meilleur et nous pouvons nous interroger sur la position de Meillet. Peut-être avait-il raison sur certains points ?

Nous pensons que le rapport intime de Meillet à sa propre langue (« grande » langue de civilisation indo-européenne), ses *normes fictives* concernant les langues, leur « vie » et leur disparition s'entremêlent avec les idéologies dominantes de son époque (recherche de la langue artificielle « parfaite » et « universelle » de même que le sentiment anti-allemand et anti-austro-hongrois, etc.). Ainsi cet homme, avec ses idéaux intimes, manifesta-t-il ses préférences aussi sur le plan linguistique en les incorporant dans un discours idéologique et scientifiant bien élaboré. Ce n'est pas seulement le savoir qui conduisit la plume du savant. Les motivations d'un être humain sont extrêmement diverses. Il n'y a pas que l'idéologie, le discours officiel qui influe sur la prise de position d'un homme. Le pourquoi du parti pris d'un savant, qui se déclare objectif, doit être recherché aussi bien dans ses convictions intimes que dans le contexte politico-historique et idéologique qui, dans une certaine mesure, conditionnent ses positions. Le savant est aussi un être humain qui essaie de refouler dans ses analyses ses faiblesses ou ses préférences personnelles. Il nous semble certain que l'idéologie et les convictions personnelles, intimes, du sujet sont inséparables ; un va-et-vient entre ces deux pôles est aussi repérable dans les discours épilinguistiques. Il s'agit là d'une question fondamentale mais extrêmement complexe. La figure de Meillet nous paraît être une bonne illustration de ce phénomène.

8. L'ACTUALITE DE LA QUESTION DU PLURILINGUISME ENTRE INTERVENTIONNISME ET LIBERALISME DANS L'EUROPE DES 27

Il est très intéressant d'observer que les questions qui préoccupent Meillet dans son ouvrage sont toujours d'actualité et qu'elles n'ont trouvé aucune réponse probante depuis le début du XX^e siècle, ce dont témoignent la politique linguistique et les usages linguistiques dans les instances de l'Union européenne au début du XXI^e siècle. Le réexamen de ce livre a également été utile dans l'optique de l'influence mutuelle des imaginaires socio-discursifs et des imaginaires linguistiques des langues. Nous avons également pu mettre au jour, dans l'ouvrage de Meillet, la présence d'au moins deux univers de référence qui se contaminent mutuellement : celui du discours scientifique et celui du discours politique sans oublier l'importance des convictions intimes.

Si nous reprenons l'une des catégorisations possibles des positions des linguistes d'aujourd'hui dans ce domaine, interventionnistes et libéraux, Meillet occupe une place particulière. En effet, il peut être qualifié de libéral, dans la mesure où il manifesta de la sympathie pour les langues indo-européennes en général, langues victorieuses ayant éliminé d'autres idiomes parlés auparavant par d'autres peuples. Les plus forts imposent leur loi, les gros poissons mangent les petits, un certain darwinisme linguistique est ici palpable. Aurélien Sauvageot évoque également cette position de Meillet comme nous l'avons vu plus haut.

D'un autre côté, Meillet se rend bien compte qu'il n'est pas envisageable d'« éliminer » tous les locuteurs d'une langue comme le hongrois ou, plutôt, de les convaincre d'abandonner leur langue et d'en apprendre une autre plus répandue. Il choisit ainsi de proposer d'*intervenir*, de changer la situation en imposant une langue artificielle aux Européens. Ainsi les positions de Meillet sont-elles ambiguës et montrent les liens qui existent entre les imaginaires socio-discursifs, l'idéologie dominante d'une époque et les imaginaires linguistiques des langues.

L'exemple de Meillet, ainsi que la nécessaire compréhension des causalités de l'expansion et du recul des langues dans le monde, montrent l'importance de la prise en compte des représentations linguistiques comme *facteur d'évolution* intervenant dans la dynamique des langues. Ce phénomène doit être non seulement constaté et mis au jour, mais il doit également être conceptualisé et théorisé. Un travail de

réflexion doit être menée non seulement sur les pratiques linguistiques et la description des langues, mais également sur les représentations afférentes aux langues et aux usages linguistiques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- HOUEBINE, A-M (1995). « Imaginaire Linguistique et dynamique des langues. Aspects théoriques et méthodologiques », *Estudios en Homenaxe as Profesoras Françoise Jourdan Pons e Isolina Sánchez Regueira*, Universidade de Santiago de Compostela, 119-132.
- KOSZTOLÁNYI, D. (1943). *Erős várunk a nyelv* (« Notre forteresse est la langue »), Budapest, Nyugat, publié et introduit par ILLYÉS G.
- MEILLET, A. (1918). *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot. Deuxième édition (1928) avec un appendice de TESNIERE L. sur la *Statistique des langues de l'Europe*, Paris, Payot.
- SAUVAGEAOT, A. (1988). *Souvenirs de ma vie hongroise*, Budapest, Corvina.